

Atiq Rahimi

Maudit soit Dostoïevski

**ATIQ
RAHIMI**

P.O.L
Extrait de la publication

Maudit soit Dostoïevski

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

TERRE ET CENDRES, 2000.

LES MILLE MAISONS DU RÊVE ET DE LA TERREUR, 2002.

LE RETOUR IMAGINAIRE, 2005.

SYNGUÉ SABOUR, *prix Goncourt*, 2008.

Atiq Rahimi

Maudit soit Dostoïevski

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2011
ISBN : 978-2-8180-1343-4
www.pol-editeur.com

À ustad Jean-Claude Carrière

J'aurais tant voulu commettre le péché d'Adam.

Hafiz Azish, *Poétique de la terre*

*Mais l'existence comme l'écriture ne tient qu'à
la répétition d'une phrase volée à un autre.*

Frédéric Boyer, *Techniques de l'amour*

À peine Rassoul a-t-il levé la hache pour l'abattre sur la tête de la vieille dame que l'histoire de *Crime et châtiment* lui traverse l'esprit. Elle le foudroie. Ses bras tressaillent ; ses jambes vacillent. Et la hache lui échappe des mains. Elle fend le crâne de la femme, et s'y enfonce. Sans un cri, la vieille s'écroule sur le tapis rouge et noir. Son voile aux motifs de fleurs de pommier flotte dans l'air avant de choir sur son corps replet et flasque. Elle est secouée de spasmes. Encore un souffle ; peut-être deux. Ses yeux écarquillés fixent Rassoul, debout au milieu de la pièce, l'haleine suspendue, plus livide qu'un cadavre. Il tremble, son *patou* tombe de ses épaules saillantes. Son regard effrayé s'absorbe dans le flot de sang, ce sang qui coule

du crâne de la vieille, se confond avec le rouge du tapis, recouvrant ainsi ses tracés noirs, puis ruis-selle lentement vers la main charnue de la femme qui tient ferme une liasse de billets. L'argent sera taché de sang.

Bouge, Rassoul, bouge!

Inertie totale.

Rassoul?

Qu'est-ce qui lui prend? À quoi pense-t-il?

À *Crime et châtiment*. C'est ça, à Raskolnikov, à son destin.

Mais avant de commettre ce crime, au moment où il le préméditait, n'y avait-il jamais songé?

Apparemment non.

Ou peut-être cette histoire, enfouie au tréfonds de lui, l'a-t-elle incité au meurtre.

Ou peut-être...

Ou peut-être... Quoi? Est-ce vraiment le moment de méditer sur son acte? Maintenant qu'il a tué la vieille, il ne lui reste qu'à prendre son argent, ses bijoux... et fuir.

Fuis!

Il ne bouge pas. Il demeure debout. Séché sur pied, comme un arbre. Un arbre mort, planté dans les dalles de la maison. Son regard suit toujours le filet du sang qui atteint presque la main de la femme.

Qu'il oublie l'argent! Qu'il quitte cette maison, en hâte, avant que la sœur de la vieille n'arrive!

La sœur de la vieille? Cette femme-là n'a pas de sœur. Elle a une fille.

Peu importe, que ce soit sa sœur ou sa fille, cela ne change rien. À cet instant, qui que ce soit qui entre dans la maison, Rassoul sera obligé de le tuer aussi.

Le sang, avant de toucher la main de la femme, a dévié. Il coule maintenant vers une partie ravau-dée du tapis où il forme une flaque, non loin d'une petite boîte en bois qui déborde de chaînes, colliers, bracelets en or, montres...

Qu'as-tu à faire de tous ces détails? Ramasse la boîte et l'argent!

Il s'accroupit. Sa main hésite à se tendre vers la femme pour lui arracher l'argent. Déjà, elle a le poing raide, ferme comme si elle était toujours vivante et tenait avec force la liasse de billets. Il insiste. En vain. Troublé, son regard se pose sur les yeux de la femme, sans âme. Il y aperçoit le reflet de son visage. Ces yeux exorbités lui rappellent que la dernière vision que garde une victime de son assassin s'incruste dans ses pupilles. La peur l'envahit. Il recule. Son image dans les

iris de la vieille disparaît doucement derrière ses paupières.

« *Nana Alia?* », une voix de femme résonne dans la maison. Ça y est, elle est là, celle qui ne devait pas venir. Rassoul, tout est foutu !

« *Nana Alia?* » C'est qui? Sa fille. Non, ce n'est pas une voix juvénile. Peu importe. Personne ne doit entrer dans cette chambre. « *Nana Alia!* » La voix s'approche, « *nana Alia?* », monte l'escalier.

Rassoul, pars !

Comme un fêtu de paille il décolle, se précipite vers la fenêtre, l'ouvre et bondit sur le toit de la maison voisine, abandonnant ainsi le *patou*, l'argent, les bijoux, la hache... tout.

Arrivé au bord du toit, il hésite à sauter dans la ruelle. Mais le cri effrayant qui retentit depuis la chambre de *nana Alia* ébranle ses jambes, le toit de la maison, la montagne... Il s'élançe et atterrit violemment. Une douleur vive transperce sa cheville. Aucune importance. Il faut se lever. La ruelle est vide. Il faut se sauver.

Il court.

Il court sans savoir où aller.

Et ne s'arrête qu'au milieu d'un tas d'ordures, dans un cul-de-sac où la puanteur brûle les narines.

Mais lui ne sent plus rien. Ou il s'en fout. Il reste là. Debout, adossé au mur. Il perçoit toujours la voix criarde de la femme. Il ne sait pas si c'est elle qui continue à hurler ou si c'est lui qui est hanté par le cri. Il retient son souffle. La ruelle, ou sa tête, se vide subitement du hurlement. Il s'écarte du mur pour repartir. La douleur à la cheville le paralyse. Son visage se tord. Il s'appuie à nouveau contre le mur, s'accroupit pour se masser le pied. Mais quelque chose se met à bouillir à l'intérieur. Pris de nausée, il se penche un peu plus pour vomir un liquide jaunâtre. L'impasse avec toutes ses ordures tourne autour de lui. Il se prend la tête entre les mains et, dos collé au mur, glisse à terre.

Les yeux fermés, il reste un long moment immobile, le souffle en suspens, comme pour écouter un cri, une plainte, qui viendrait de la maison de *nana* Alia. Rien. Rien que le battement du sang dans ses tempes.

Peut-être la femme s'est-elle évanouie en découvrant le cadavre.

Non, espère-t-il.

Qui était cette femme, cette espèce de satanée qui a tout fait échouer?

Était-ce vraiment elle ou... Dostoïevski?

Dostoïevski, oui, c'est lui! Avec son *Crime et châtiment*, il m'a foudroyé, paralysé. Il m'a défendu de suivre le destin de son héros, Raskolnikov : tuer une deuxième femme – innocente celle-ci; emporter l'argent et les bijoux qui m'auraient rappelé mon crime... devenir la proie de mes remords, sombrer dans un abîme de culpabilité, finir au bagne...

Et alors? Ça serait mieux que de fuir comme un pauvre con, un criminel idiot. Du sang sur les mains, mais rien dans les poches.

Quelle absurdité!

Qu'il soit maudit, Dostoïevski!

Ses mains emprisonnent nerveusement son visage, puis elles se perdent dans ses cheveux crépus pour se rejoindre derrière sa nuque trempée de sueur. Et soudain, une pensée lancinante le transperce : si la femme n'est pas la fille de *nana* Alia, elle peut tout piller, et repartir tranquillement. Et moi alors? Ma mère, ma sœur Donia, et ma fiancée Souphia, qu'est-ce qu'elles vont devenir? C'était bien à cause d'elles que j'ai commis ce meurtre. Cette femme n'a pas le droit d'en profiter. Il faut que j'y retourne. Au diable ma cheville!

Il se lève.

Reprend le chemin.

Retour sur le lieu du crime. Quel piège ! Comme tout le monde, tu sais très bien que retourner sur les lieux du crime est une erreur fatale. Une erreur qui a causé la perte de tant de criminels très habiles. N'as-tu pas entendu cette parole des vieux sages : *l'argent est comme l'eau ; quand il part, il ne revient plus* ? Tout est fini. Et n'oublie jamais qu'un malfaiteur n'a qu'une seule chance dans une affaire ; s'il la rate, tout est foutu, toute tentative pour rattraper son coup lui sera néfaste, inéluctablement.

Il s'arrête, jette un regard aux alentours. Tout est calme et silencieux.

Après avoir massé sa cheville, il reprend le chemin. Pas convaincu par la parole des sages. À pas décidés et rapides, il arrive au croisement de

deux rues. Il s'arrête à nouveau, brièvement, pour reprendre haleine avant de s'engager dans celle qui conduit au lieu du crime.

Espérons que la femme s'est vraiment évanouie à côté du cadavre de la vieille.

Le voici dans la rue de sa victime. Surpris par le silence qui règne sur la maison, il ralentit le pas. En le voyant, un chien alanguie à l'ombre d'un mur se lève lourdement et grogne avec peine. Rassoul se fige. Hésite. Laisse s'écouler le temps pour se convaincre, à contrecœur, de l'idiotie de sa curiosité. Sur le point de repartir, il entend des pas précipités dans la cour de la maison de *nana* Alia. Paniqué, il se plaque contre le mur. Une femme sous la chape d'un *tchadari* bleu ciel sort de la maison et, sans fermer la porte derrière elle, se hâte de quitter les lieux. C'est elle? Sans doute. Ayant dérobé l'argent et les bijoux, la voilà qui s'enfuit.

Ah, non! Où vas-tu comme ça, mécréante? Tu n'as pas le droit de toucher à cet argent, à ces bijoux. Ils appartiennent à Rassoul. Halte là!

La femme accélère le pas, disparaît dans une ruelle. Malgré la douleur de son entorse, Rassoul s'élance à sa poursuite. Il la retrouve sous un porche obscur. Des bruits de pas, accompagnés de cris d'ado-

lescents qui descendent la ruelle, le stoppent dans son élan. Il se colle contre le mur pour se cacher. Malgré sa hâte, la femme s'efface pour les laisser passer. Son regard, à travers la grille du *tchadari*, croise celui de Rassoul qui, profitant de ce moment, masse encore sa cheville endolorie. Elle repart, suivant les adolescents, plus pressée et troublée qu'avant.

Boitillant, hors d'haleine, il se lance de nouveau à sa poursuite. À un croisement, elle s'engage dans une autre rue, plus grande, plus peuplée. Arrivé au carrefour, Rassoul s'arrête net, stupéfait, en voyant des dizaines de femmes en *tchadari* bleu ciel qui trottent. Laquelle suivre ?

Désespéré, il s'avance, erre dans ce flot de visages voilés. Guette le moindre indice – une tache de sang au coin d'un *tchadari*, une boîte cachée sous un bras, un empressement suspect... Il n'aperçoit rien. En proie au vertige, il se retient pour ne pas défaillir. À nouveau, il est pris de nausée. En sueur, il se retire à l'ombre d'un mur, se plie en deux pour vomir à nouveau une bile jaunâtre.

Devant son regard hébété, défilent les pieds des passants. Exténué, il perçoit de moins en moins les bruits. Tout plonge dans le silence : le va-et-vient des gens, leurs conversations, le brouhaha des marchands ambulants, le bruit des klaxons et de la circulation...

La femme a disparu. Perdue au milieu d'autres, sans visage.

Mais comment a-t-elle pu s'enfuir et laisser *nana* Alia – l'une de ses proches sans doute – dans un tel état? Elle a hurlé, et c'est tout. Elle n'a même pas appelé au secours. Avec quelle habileté elle a dû calculer son coup, se décider et tout dérober. Et cela sans commettre aucun crime. La garce!

Sans commettre aucun crime, certes, mais elle a trahi. Elle a trahi ses proches. La trahison est pire que le crime.

Le moment est mal choisi pour échafauder une théorie, Rassoul. Regarde, quelqu'un t'offre de l'argent, cinquante afghanis.

Il me prend pour qui, cet homme?

Pour un mendiant. Agenouillé de manière misérable sur le trottoir, avec ces vêtements sales et râpés, la barbe mal rasée, les yeux enfoncés et les cheveux crasseux, tu ressembles plus à un mendiant qu'à un criminel. Mais un mendiant qui ne se jette pas sur l'argent.

L'homme, incrédule, insiste en secouant le billet devant les yeux hagards de Rassoul. Rien à faire. Il enfonce l'argent dans son poing osseux, et s'en va. Rassoul baisse son regard vers le billet.

Voilà le prix de ton crime!

Un sourire amer fait frémir ses lèvres exsangues. Il referme le poing, s'apprête à se lever, mais soudain un bruit terrifiant retentit et le cloue sur place.

Une roquette explose.

La terre tremble.

Certains se jettent au sol. D'autres courent et crient.

Une deuxième roquette, plus proche, plus terrifiante. Rassoul se jette aussi à terre. Autour de lui, tout bascule dans le chaos, le vacarme. D'un gigantesque brasier se dégage une fumée noire qui envahit tout le quartier, au pied de la montagne Asmaï, au centre de Kaboul.

Après quelques minutes, des têtes, pareilles à des champignons poussiéreux, se dressent peu à peu dans un silence oppressant. Des exclamations fusent :

« Ils ont frappé la station-service !

– Non, c'est le ministère de l'Éducation.

– Non, la station-service... »

Non loin de Rassoul, à sa droite, un vieillard, à plat ventre, cherche de son regard désespéré quelque chose par terre, tout en marmonnant dans sa barbe : « Je vous encule avec votre pompe à essence, avec votre ministère... Où sont mes dents ? Dieu, d'où tu as sorti cette armée de *Yadjûdj et Madjûdj* ? Mes dents... » Il fouille la terre sous son ventre. « Tu

n'as pas vu mon dentier? », il interroge Rassoul qui le dévisage d'un regard oblique comme pour se demander si le vieux n'est pas atteint. « Il est tombé de ma bouche. Je l'ai perdu...

– Va, *bâba*, en temps de famine et de guerre est-ce qu'un râtelier sert vraiment? » lui demande un barbu, ricanant, couché face à lui.

« Pourquoi pas? » réplique fermement, avec fierté, le vieillard indigné par une telle réflexion.

« Quel veinard! » fait le barbu qui se lève et s'époussette. Les mains dans les poches, il s'éloigne sous le regard soupçonneux du vieillard qui grommelle : « *Koss-mâdar*, ce fils de pute a volé mon dentier... c'est sûr qu'il l'a volé. » Puis il se retourne vers Rassoul : « J'y avais planté cinq dents en or. Cinq dents! » Après un bref regard en direction du barbu, il poursuit d'une voix pleine de regrets : « Ma femme me poussait à les vendre pour les dépenses de la maison. Plusieurs fois, j'ai mis mon dentier en gage. Dès que mon fils m'envoyait un peu d'argent de l'étranger, je le récupérais. Ce midi, je l'ai sorti du prêteur. Quelle maudite journée! » Il se lève et se faufile dans la foule, à la poursuite de l'homme, peut-être.

Rassoul a apprécié l'ironie du barbu, non pas tant par cynisme que parce qu'il déteste les prothèses dentaires en or, signe extérieur d'avarice dans

Remerciements

Toute ma gratitude à celles et à ceux qui ont béni ce roman :

Laurent Maréchaux, Denis Podalydès, pour leur lecture précieuse ;

Danièle D'Antoni et Leili Anvar pour leurs remarques pertinentes ;

Rahnaward Zariab, Kambouzia Partovi, Hafiz Assefi, Rahima Katil et Sajad Zafar pour leur « regard persan » et leur soutien ;

Paul Otchakovsky-Laurens pour tout ;

et pour toujours, Christiane Thiollier et Sabrina Nouri.

Achévé d'imprimer sur Roto-Page
en février 2011
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
N° d'éditeur : 2208 – N° d'édition : 181806
N° d'imprimeur : XXXXX
Dépôt légal : mars 2011

Imprimé en France